

SESSION 2007

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice est interdit

Les candidats doivent **obligatoirement** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription

| | |
|---|---------|
| Philosophie..... | page 2 |
| Version grecque..... | page 3 |
| Version latine..... | page 4 |
| Étude de texte français..... | page 5 |
| Explication de documents historiques..... | page 6 |
| Thème allemand..... | page 7 |
| Thème anglais..... | page 8 |
| Thème arabe..... | page 9 |
| Thème chinois..... | page 10 |
| Thème espagnol..... | page 11 |
| Thème italien..... | page 12 |
| Thème japonais..... | page 13 |
| Thème portugais..... | page 14 |
| Thème russe..... | page 15 |

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

Qu'est-ce qu'une mauvaise méthode ?

VERSION GRECQUE

Durée : 4 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires grec-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Un roi entremetteur

Pour remercier Spithridatès de ses services, le roi lacédémonien Agésilas cherche à arranger le mariage de la fille de ce dernier avec Otys, le roi de Paphlagonie.

Χάριν δὲ τούτων εἰδὼς Ἀγησίλαος τῷ Σπιθριδάτῃ· Εἶπέ μοι, ἔφη, ὦ Σπιθριδάτα, οὐκ ἂν δοίης Ὅτυϊ τὴν θυγατέρα; Πολύ γε, ἔφη, μᾶλλον ἢ ἐκεῖνος ἂν λάβοι φυγάδος ἀνδρὸς¹ βασιλεύων πολλῆς καὶ χώρας καὶ δυνάμεως. Τότε μὲν οὖν ταῦτα μόνον ἐρρήθη περὶ τοῦ γάμου. Ἐπεὶ δὲ Ὅτυς ἔμελλεν ἀπιέναι, ἦλθε πρὸς τὸν Ἀγησίλαον ἀσπασόμενος. Ἦρξατο δὲ λόγου ὁ Ἀγησίλαος παρόντων τῶν τριάκοντα², μεταστησάμενος τὸν Σπιθριδάτην. Λέξον μοι, ἔφη, ὦ Ὅτυ, ποίου τινὸς γένους ἐστὶν ὁ Σπιθριδάτης; ὁ δ' εἶπεν ὅτι Περσῶν οὐδενὸς ἐνδεέστερος. Τὸν δὲ υἱόν, ἔφη, ἐόρακας αὐτοῦ ὡς καλὸς ἐστὶ; Τί δ' οὐ μέλλω;³ καὶ γὰρ ἐσπέρας συνεδείπνουν αὐτῷ. Τούτου μὲν φασὶ τὴν θυγατέρα αὐτῷ καλλίονα εἶναι. Νῆ Δί', ἔφη ὁ Ὅτυς, καλὴ γὰρ ἐστὶ. Καὶ ἐγὼ μὲν, ἔφη, ἐπεὶ φίλος ἡμῖν γεγένησαι, συμβουλεύοιμ' ἂν σοὶ τὴν παῖδα ἄγεσθαι γυναῖκα, καλλίστην μὲν οὖσαν, οὐ τί ἀνδρὶ ἡδίων; πατρὸς δ' εὐγενεστάτου, δύναμιν δ' ἔχοντος τοσαύτην, ὃς ὑπὸ Φαρναβάζου⁴ ἀδικηθεὶς οὕτω τιμωρεῖται αὐτὸν ὥστε φυγάδα πάσης τῆς χώρας, ὡς ὄρας, πεποίηκεν. Εὖ ἴσθι μέντοι, ἔφη, ὅτι ὥσπερ ἐκεῖνον ἐχθρὸν ὄντα δύναται τιμωρεῖσθαι, οὕτω καὶ φίλον ἄνδρα εὐεργετεῖν ἂν δύναται. Νόμιζε δὲ τούτων πραχθέντων μὴ ἐκεῖνον ἂν σοὶ μόνον κηδεστήν εἶναι, ἀλλὰ καὶ ἐμὲ καὶ τοὺς ἄλλους Λακεδαιμονίους, ἡμῶν δ' ἡγουμένων τῆς Ἑλλάδος καὶ τὴν ἄλλην Ἑλλάδα. Καὶ μὴ μεγαλειότερος γε σοῦ, εἰ ταῦτα πράττοις, τίς ἂν ποτε γήμειε; ποίαν γὰρ νύμφην πάποτε τοσοῦτοι ἰππεῖς καὶ πελτασταὶ καὶ ὀπλίται προὔπεμψαν ὅσοι τὴν σὴν γυναῖκα εἰς τὸν σὸν οἶκον προπέμψειαν ἂν;

XÉNOPHON.

¹ Spithridatès est un Perse transfuge.

² Ce sont les trente commissaires aux armées, délégués par le gouvernement de Sparte.

³ Τί δ' οὐ μέλλω; : "Et comment ne l'aurais-je pas vu déjà ?".

⁴ Pharnabaze, satrape perse.

VERSION LATINE

Durée : 4 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

DIFFICILE RETOUR D'EXIL

En 47 après J.-C., sous le principat de Claude, le jeune prince chérusque Italicus, neveu d'Arminius, né et élevé à Rome comme un aristocrate romain, est exfiltré dans son pays d'origine par la diplomatie romaine, bien décidée à profiter d'une vacance du pouvoir chez cette peuplade germanique en proie à des luttes intestines continuelles pour installer sur le trône chérusque un de ses pions...

Eodem anno, Cheruscorum gens regem Roma petiuit, amissis per interna bella nobilibus et uno reliquo stirpis regiæ, qui apud Vr̄bem habebatur nomine Italicus. Paternum huic genus e Flauo, fratre Arminii, mater ex Actumero principe Chattorum erat ; ipse forma decorus et armis equisque in patrium nostrumque morem exercitus. Igitur Cæsar auctum pecunia, additis stipatoribus, hortatur gentile decus magno animo capessere : 'illum primum, Romæ ortum nec obsidem sed ciuem, ire externum ad imperium'. Ac primo lætus Germanis aduentus, atque eo quod nullis discordiis imbutus pari in omnes studio ageret, celebrari, coli, modo comitatem et temperantiam, nulli inuisa, sæpius uinolentiam ac libidines, grata Barbaris, usurpans. Iamque apud proximos, iam longius clarescere, cum potentiam eius suspectantes, qui factionibus floruerant, discedunt ad conterminos populos ac testificantur adimi ueterem Germaniæ libertatem et Romanas opes insurgere : 'adeo neminem isdem in terris ortum, qui principem locum impleat, nisi exploratoris Flauii progenies super cunctos attollatur ? Frustra Arminium præscribi : cuius si filius hostili in solo adultus in regnum uenisset, posse extimesci, infectum alimonio, seruitio, cultu, omnibus externis ; at si paterna Italico mens esset, non alium infensius arma contra patriam ac deos penates quam parentem eius exercuisse'.

His atque talibus magnas copias coegere, nec pauciores Italicum sequebantur. Non enim irrupisse ad inuitos, sed accitum memorabat, quando nobilitate ceteros anteiret : 'uirtutem experirentur an dignum se patruo Arminio, auo Arctumero praeberet. Nec patrem rubori, quod fidem aduersus Romanos uolentibus Germanis sumptam numquam omisisset. Falso libertatis uocabulum ostendi ab iis qui priuatim degeneres, in publicum exitiosi, nihil spei nisi per discordias habeant'.

TACITE.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Quand il eut quatre ans, Mme Joseb le conduisit tous les matins, elle-même, à la classe des *Minimes* du lycée de la ville.

Par une côte escarpée, praticable qu'à force de spirales, un ruisseau pavé noyau de la vis, et qu'on appelait le Roquet.

Puis, par une petite ruelle tortueuse aussi, où il s'enorgueillissait de la sûreté nouveau-née de sa marche à suivre la bordure du trottoir, lui semblant, à longer le ruisseau, côtoyer un gouffre.

Et, la porte ferrée franchie, dans le jardin fleuri qu'on disait la cour, sa solitude s'affirmait du baiser de départ de *sa mère*.

Vers Emmanuel, par la cour, convergeaient les autres *Minimes*.

Peut-être souvenir des jupes de sa mère, haleine prise pour prononcer des noms compliqués, peut-être parce qu'en effet ces petits étaient tous en robe plissées de filles, il les appelait tous, en rapportant, grossies, les aventures de la classe au couple notarial¹ : *La*.

« *La Mecqerbac, la Zinner, la Xavier.* »

Et il se vautrait, pour réciter sa leçon, sur le giron de la maîtresse, car c'était une dame qui professait les *Minimes*.

Mme Venelle.

Il ne sut jamais si c'était son nom exactement souvenu ou la personnification de la petite ruelle quotidienne dont sa classe était l'aboutissement.

Il savait lire et écrire des assiettes, de ses hiéroglyphes (comme tous les enfants barbouillent, il dessinait des bonshommes dont étaient figurés simultanément la face et le derrière de la tête) ou de toute éternité, et ne comprit jamais pourquoi on l'envoyait subir l'enseignement de cet estuaire.

Il interpréta qu'il la devait considérer comme une montreuse de choses curieuses.

De fait, pour la commodité d'interpellation aux élèves distants ou distraits, elle s'armait d'un long brin de noisetier.

Quelque chose comme la baguette des fées.

Quand elle ne se servait pas de ce téléphone (car elle préférait *corriger* en tapant à bruit d'os sur les doigts avec le manche blanc de son coupe-papier, tremblant à périodes isochrones à la vibration de sa lame), elle le rejetait derrière sa chaire parmi les cahiers déchirés, coin qu'elle appelait (Emmanuel reconstruisit plus tard le terme) le *capharnaüm*.

Il entendit à cette première date, *coffre à diorne*, ce qui lui parut toujours plus clair, plus précis et plus somptueux.

Il connut vite le *diornis* et l'*épiornis*², par des gravures.

Il ne garda d'autre habitude de cette année scolaire que la manie, imitative, des coupe-papier de bois, qu'il qualifiait plus abstraitement couteaux.

Il se les faisait découper par le notaire et les ornait et perfectionnait lui-même, sans doute à l'image de la scie créatrice, vorace et vivante, admirée sur son perchoir d'acajou, de dents égoïnes³ et de la cambrure d'un évidement au dos, vers la pointe du mot *coutelas*.

Il défaillit toute une après-midi d'une douleur joyeuse, à plat ventre devant les verges en faisceau d'une image terrifiante du Père Fouettard.

Et il guetta une bonne partie d'une soirée, le bois de supplice brandi, de dessous un canapé où on le croyait endormi, son camarade Xavier, dont les parents fréquentaient chez le notaire.

Et le souvenir définitif de la classe des *Minimes* se schématisa en Xavier, les traits oubliés pour la substitution linéaire de l'X qui blanchie, aux portails des enterrements, sous les têtes humaines des tentures :

La Mecqerbac, la Zinner, la...

La Mort.

Alfred JARRY, *L'Amour absolu*, 1899.

¹ Dans un chapitre précédent, l'auteur a présenté « Joseph le notaire et Marie sa femme » ; il précisait que la forme « Joseb » provenait du « dialecte de leur résidence, Lampaul en Bretagne ».

² *Le diornis* et *l'épiornis* : le *dinornis* et *l'épyornis* sont deux grands oiseaux préhistoriques dont les ossements avaient été découverts en Nouvelle-Zélande et à Madagascar au XIX^e siècle.

³ Une « égoïne » ou « scie égoïne » est une petite scie à main (du latin *scobina* : lime, râpe).

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

OR DU BRÉSIL ET COMMERCE PORTUGAIS AU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE

En 1717, un marchand malouin fait escale au Brésil :

“ Le commerce est considérable au Brésil, et le luxe de ses habitants le rend nécessaire. Le pays produit du sucre et du tabac en abondance et les mines donnent beaucoup d’or. On envoie chaque année de Lisbonne deux flottes, l’une pour Rio de Janeiro, et l’autre pour la Baye de tous les Saints ⁽¹⁾. Quelquefois il en part une troisième pour Pernambuco. Ces flottes sont nombreuses, et les vaisseaux sont chargés de marchandises d’Europe, comme soieries de Gênes, draps d’Angleterre, de Hollande, tissus d’or et d’argent de Paris et de Lyon, du vin, des huiles, de la farine, des viande salées, etc. Les marchands de Lisbonne et de Porto ont dans ces pays des commissionnaires qui se chargent de la vente de ces marchandises et qui en envoient le produit l’année suivante en sucre, en tabac et en poudre d’or. Les flottes font peu de séjour au Brésil, parce qu’on prépare leurs cargaisons pendant le cours de l’année [...].

Les gens de mer qui naviguent aux côtes de Guinée chargent leurs vaisseaux de tabac, et quelquefois de gros draps d’Angleterre qu’ils échangent pour des esclaves de l’un et l’autre sexe. Le commerce est assez avantageux quand la mortalité ne se met point dans les vaisseaux mais il arrive souvent qu’étant trop chargés d’esclaves, la mort en enlève une grande partie, soit par la disette des vivres, soit par la malpropreté et par d’autres accidents; j’ajouterai que la mélancolie est un poison qui en tue plusieurs. On voit communément en Guinée le mari vendre sa femme et le père ses enfants. Les malheureux qui, tout grossiers qu’ils paraissent, ne laissent pas de réfléchir, regrettent leur Patrie, et pleurent la perte de leur liberté; de sorte que le chagrin, la douleur, et souvent même le désespoir causent leur mort [...].

Depuis quelques années, les Portugais ont négligé le soin de leurs plantations, et ils aiment mieux envoyer leurs esclaves aux mines plutôt que de les employer utilement à l’agriculture. Cette conduite a ses inconvénients. La quantité de sucre et de tabac diminue insensiblement et la farine de manioc, qui est leur nourriture la plus ordinaire, devient rare. Il est à craindre que la famine ne soit une suite de cette avidité mal entendue. Si les Flottes de Lisbonne, qui ont coutume de leur porter des farines toutes les années, cessaient de faire ce voyage (ce qui peut arriver par les tempêtes, par les guerres, ou par d’autres accidents) ils seraient réduits à manger les feuilles des arbres, ou des fruits sauvages, aussi désagréables au goût que contraires à la santé. [...]

On tire beaucoup d’or des mines du Brésil et le Quint du Roi du Portugal produit tous les ans plusieurs millions. Le Royaume néanmoins profite peu de tant de richesses. Les Anglais et les Hollandais enlèvent tout l’or du Brésil en fournissant au Portugal les manufactures dont ce pays a besoin; les Français n’en enlèvent qu’une légère partie, à cause de la cherté de leurs manufactures. Le Roi du Portugal assembla l’an 1709 son Conseil et on y agita longtemps s’il n’était pas plus à propos de garder dans le royaume l’or du Brésil que de le faire circuler chez les voisins par le commerce. Nous ressemblons, disaient-ils, aux abeilles, nous travaillons en vain aux mines, tandis que les étrangers recueillent le fruit de nos travaux. Le luxe est la ruine des États : qu’avons-nous à faire des étoffes de la France, des draps d’Angleterre, etc. ? Établissons dans ce royaume des manufactures qui suffisent à nos besoins; ne multiplions point nos nécessités, et toutes ces bagatelles étrangères deviendront inutiles et superflues; nous resterons maîtres de notre or, et en conservant nos richesses, nous augmenterons notre puissance.

La Providence, dit [au contraire] Milord Galloway, qui était général des Anglais en Portugal ⁽²⁾, a bien réglé toutes choses [...]. Votre or est destiné à l’achat de nos marchandises, et nos marchands ne travailleront plus si vous vous mêliez aussi de travailler. Restez donc dans votre indolence, puisqu’elle est le lien de la société entre les peuples de l’Europe.

Mylord Galloway avait raison et il semble que l’on ait suivi son conseil. ”

LE GENTIL DE LA BARBINAIS, *Nouveau voyage autour du monde*,
Paris, 1727, tome I, p. 185 sq.

⁽¹⁾ Bahia.

⁽²⁾ Huguenot français émigré, devenu militaire et pair d’Angleterre sous le nom de Galloway.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Le train avait roulé au pas, interminablement, sur le long pont qui franchissait le fleuve frontière. [...] Il éprouvait ce petit pincement de cœur que l'on a quand on quitte un pays où l'on a séjourné quelques semaines intenses, juste le temps de s'y faire des amis que l'on ne reverra sans doute jamais, même si l'on s'est promis, comme toujours, de « garder le contact ». Il éprouvait aussi cette grosse appréhension qui lui revenait toujours à l'abord d'un pays nouveau dont on ne sait presque rien, où l'on ne connaît personne, pas même le nom d'une vague relation de relation noté à tout hasard avant le voyage. Et ce pays où il arrivait était encore plus inconnu que d'autres. Issu de l'éclatement du bloc soviétique, son indépendance proclamée par les uns restait contestée par les autres, il n'avait pas encore son nom et sa couleur sur les cartes de géographie, et Gilles ne se souvenait même pas s'il siégeait aux Nations-Unies. Probablement pas. Bizarre petit continent, que cette Europe où les citoyens de puissantes nations ignorent l'existence de certains pays qui le composent. Même la langue parlée majoritairement dans cette contrée restait hypothétique.

Depuis toujours, Gilles ressentait au passage des frontières, jusqu'aux plus anodines, une angoisse diffuse, d'autant plus insupportable qu'il la savait irraisonnée. Il avait beau avoir la conscience tranquille du voyageur occidental qui se sait en règle, passeport d'une nation riche, visas adéquats, argent en suffisance, billet de retour, rien à déclarer à la douane, il n'y pouvait rien. Cela montait en lui dans les derniers kilomètres avant les contrôles et ne le quittait que ceux-ci passés, quand il se retrouvait étonné d'être, une fois de plus, rendu aussi simplement de l'autre côté, et furieux contre lui-même de ne pas avoir su, une fois de plus, dominer ce trouble absurde.

Peut-être cela lui venait-il de très loin. La première frontière qu'il se souvenait d'avoir franchie, tout enfant, passait à l'intérieur même de son pays.

François MASPERO, *Le vol de la mésange*, 2006.

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

A ce moment, de sa poche trouée, une pièce de deux francs s'échappa en tintant sur le trottoir. Jacques la ramassa, vérifia sa monnaie, qui était entière, et la mit dans l'autre poche. « J'aurais pu la perdre », pensa-t-il soudain. Et le match du lendemain qu'il avait chassé jusque-là de sa pensée lui revenait à l'esprit.

Personne en vérité n'avait jamais appris à l'enfant ce qui était bien ou ce qui était mal. Certaines choses étaient interdites et les infractions rudement sanctionnées. D'autres pas. Seuls ses instituteurs, lorsque le programme leur en laissait le temps, leur parlaient parfois de morale, mais là encore les interdictions étaient plus précises que les explications. La seule chose que Jacques ait pu voir et éprouver en matière de morale était simplement la vie quotidienne d'une famille ouvrière où visiblement personne n'avait jamais pensé qu'il y eût d'autres voies que le travail le plus rude pour acquérir l'argent nécessaire à la vie. Mais c'était là leçon de courage, non de morale. Pourtant, Jacques savait qu'il était mal de dissimuler ces deux francs. Et il ne voulait pas le faire. Et il ne le ferait pas : peut-être pourrait-il, comme l'autre fois, se glisser entre deux planches du vieux stade du champ de manœuvre et assister sans payer à la partie. C'est pourquoi il ne comprit pas lui-même pourquoi il ne rendit pas tout de suite la monnaie qu'il rapportait et pourquoi, un moment plus tard, il revint des cabinets en déclarant qu'une pièce de deux francs était tombée dans le trou alors qu'il posait sa culotte. Les cabinets étaient encore un mot trop noble pour l'espace réduit qui avait été ménagé dans la maçonnerie du palier de l'unique étage. Privés d'air et de lumière électrique, de robinet, on y avait pratiqué sur un socle à mi-hauteur coincé entre la porte et le mur du fond un trou à la turque dans lequel il fallait verser des bidons d'eau après usage. Mais rien ne pouvait empêcher que la puanteur des lieux débordât jusque dans l'escalier. L'explication de Jacques était plausible. Elle lui évitait d'être renvoyé dans la rue à la recherche de la pièce perdue et elle coupait court à tout développement. Simplement, Jacques se sentait le cœur serré en annonçant la mauvaise nouvelle.

Albert CAMUS, *Le premier homme*, 1994.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé.

L'INTELLIGENCE

Penser n'est pas croire. Peu de gens comprennent cela. Presque tous, et ceux-là mêmes qui semblent débarrassés de toute religion, cherchent dans les sciences quelque chose qu'ils puissent croire. Ils s'accrochent aux idées avec une espèce de fureur; et, si quelqu'un veut les leur enlever, ils sont prêts à mordre. Ils disent qu'ils ont une « curiosité passionnée »; et, au lieu de dire problème, ils disent énigme. Ils parlent de soulever le voile d'Isis, comme si c'était défendu, et comme s'ils devaient y trouver des jouissances miraculeuses. Aussi, dans les discussions, vous ne les voyez point sourire; ils sont tendus comme des Titans soulevant la montagne.

Je me ferais une tout autre idée de l'Intelligence. Je la vois plus libre que cela, plus souriante aussi. Je la vois jeune; l'intelligence c'est ce qui, dans un homme, reste toujours jeune. Je la vois en mouvement, légère comme un papillon; se posant sur les choses les plus frêles sans seulement les faire plier. Je la vois comme une main exercée et fine qui palpe l'objet, non comme une lourde main qui ne sait pas saisir sans déformer. Lorsque l'on croit, l'estomac s'en mêle et tout le corps est raidi; le croyant est comme le lierre sur l'arbre. Penser, c'est tout à fait autre chose. On pourrait dire : penser, c'est inventer sans croire.

ALAIN, *Propos*, [1908], 1956.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé.

7 novembre.

Des courses, des réceptions, des visites. Je n'ai plus le temps d'écrire mon journal; plus le temps de lire, de me recueillir; plus le temps de me sentir heureuse. Et ce qui m'attriste le plus, c'est que tout cela travaille à me rendre affreusement égoïste. Il n'est question chaque jour que de *mon* plaisir, de *ma* toilette, de *ma* convenance et de *mes* goûts. Comme si je pouvais avoir désormais d'autre convenance et d'autres goûts que ceux de Robert ! Même pour les meubles de mon petit salon, ce qui me plaît c'est que ce soit lui qui les choisisse. Il m'a fait cadeau d'un petit secrétaire exquis où je pourrai serrer ses lettres et mon journal. Le marchand doit le garder jusqu'à ce que nous soyons installés. Il me tarde déjà de me sentir chez nous et de pouvoir un peu me reprendre. Ces journées de dissipation me semblent si vides... et même il me semble que, Robert aussi, je le perds de vue, comme moi-même, car, si je ne le quitte guère, je ne suis presque jamais seule avec lui; il faut sourire à chacun, répondre à des questions stupides, exposer sa joie, jouer une espèce de comédie de bonheur, et cette préoccupation constante de paraître heureuse m'empêcherait presque de l'être, si je prenais un instant cette parade au sérieux. Je m'étonne de cet air convaincu, pénétré, que les plus indifférents peuvent affecter pour protester de leur sympathie; il me faut me prêter à ce jeu, paraître « charmée d'avoir fait la connaissance » de gens parfaitement insignifiants ou désagréables.

André GIDE, *L'École des femmes*, 1929.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Depuis quelques jours M. Frantz parlait d'aller tous ensemble à la campagne, et comme le père, toujours si bon, si généreux, voulait bien consentir à laisser prendre à ces dames un jour de congé, ils partirent tous les quatre un dimanche matin.

On ne peut pas se figurer le beau temps qu'il faisait ce jour-là. Quand Désirée ouvrit sa fenêtre dès six heures, que dans la brume matinale elle vit le soleil déjà chaud et lumineux, qu'elle songea aux arbres, aux champs, aux routes, à toute cette miraculeuse nature qu'elle n'avait pas vue depuis si longtemps et qu'elle allait voir au bras de Frantz, les larmes lui en vinrent aux yeux. Les cloches qui sonnaient, les bruits de Paris montant déjà du pavé des rues, l'endimanchement – cette fête du pauvre – qui éclaircit jusqu'aux joues de petits charbonniers, toute l'aurore de ce matin exceptionnel fut savourée par elle longuement et délicieusement.

La veille au soir, Frantz lui avait apporté une ombrelle, une petite ombrelle à manche d'ivoire : avec cela, elle s'était arrangé une toilette très soignée mais très simple, comme il convient à une pauvre petite infirme qui veut passer sans être vue. Et ce n'est pas assez de dire que la pauvre petite infirme était charmante.

À neuf heures très précises, Frantz arriva avec un fiacre à la journée, et monta pour prendre ses invités. Mam'selle Zizi descendit coquettement toute seule, appuyée à la rampe, sans hésiter. Maman Delobelle venait derrière elle, en la surveillant; et l'illustre comédien, son paletot sur le bras, s'élança en avant avec le jeune Risler pour ouvrir la portière.

Oh ! la bonne course en voiture, le beau pays, la belle rivière, les beaux arbres...

Ne lui demandez pas où c'était; Désirée ne l'a jamais su. Seulement elle vous dira que le soleil était plus brillant dans cet endroit-là que partout ailleurs, les oiseaux plus gais, les bois plus profonds; et elle ne mentira pas.

Toute petite, elle avait eu quelquefois de ces jours de grand air et de longues promenades champêtres. Mais plus tard, le travail constant, la misère, la vie sédentaire si douce aux infirmes, l'avaient tenue comme clouée dans le vieux quartier de Paris qu'elle habitait et dont les toits hauts, les fenêtres à balcons de fer, les cheminées de fabrique, tranchant du rouge de leurs briques neuves sur les murs noirs des hôtels historiques, lui faisaient un horizon toujours pareil et suffisant. Depuis longtemps elle ne connaissait plus en fait de fleurs que les volubilis de sa croisée, en fait d'arbres que les acacias de l'usine Fromont entrevus de loin dans la fumée.

Alphonse DAUDET, *Fromont Jeune et Risler Aîné*, 1874.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Des semaines se succédèrent sans que tombât une goutte d'eau. Bernard vivait dans la terreur de l'incendie, et de nouveau souffrait de son cœur. Cinq cents hectares avaient brûlé du côté de Louchats : «Si le vent avait soufflé du nord, mes pins de Basilac étaient perdus». Thérèse attendait elle ne savait quoi de ce ciel inaltérable. Il ne pleuvrait jamais plus... Un jour toute la forêt crépiterait alentour, et le bourg même ne serait pas épargné. Pourquoi les villages des Landes ne brûlent-ils jamais ? Elle trouvait injuste que les flammes choisissent toujours les pins, jamais les hommes. En famille, on discutait indéfiniment sur les causes du sinistre : une cigarette jetée ? la malveillance ? Thérèse rêvait qu'une nuit elle se levait, sortait de la maison, gagnait la forêt la plus envahie de brandes¹, jetait sa cigarette, jusqu'à ce qu'une immense fumée ternît le ciel de l'aube... Mais elle chassait cette pensée, ayant l'amour des pins dans le sang ; ce n'était pas aux arbres qu'allait sa haine.

La voici au moment de regarder en face l'acte qu'elle a commis. Quelle explication fournir à Bernard ? Rien à faire que de lui rappeler point par point comment la chose arriva. C'était ce jour du grand incendie de Mano. Des hommes entraient dans la salle à manger où la famille déjeunait en hâte. Les uns assuraient que le feu paraissait très éloigné de Saint-Clair ; d'autres insistaient pour que sonnât le tocsin. Le parfum de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion, tandis que sa forte main velue s'oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l'eau. Il avale d'un coup le remède sans, qu'abrutie de chaleur, Thérèse ait songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle. Tout le monde a quitté la table – sauf elle qui ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame, comme de tout drame autre que le sien. Le tocsin ne sonne pas. Bernard rentre enfin : «Pour une fois, tu as eu raison de ne pas t'agiter : c'est du côté de Mano que ça brûle...» Il demande : «Est-ce que j'ai pris mes gouttes ?» et sans attendre la réponse, de nouveau il en fait tomber dans son verre. Elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute ? «Impossible que j'aie prémédité de me taire».

François MAURIAC, *Thérèse Desqueyroux*, 1927.

¹ les brandes = gli arbusti.

THÈME JAPONAIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue (français-japonais) et d'un dictionnaire unilingue en langue japonaise de caractères chinois est autorisé.

Les victimes, à peine au bord de l'ouverture, disparaissaient comme une goutte d'eau sur une plaque rougie, et une fumée blanche montait dans la grande couleur écarlate.

Cependant, l'appétit du Dieu ne s'apaisait pas. Il en voulait toujours. Afin de lui en fournir davantage, on les empila sur ses mains avec une grosse chaîne par-dessus, qui les retenait. Des dévots au commencement avaient voulu les compter, pour voir si leur nombre correspondait aux jours de l'année solaire ; mais on en mit d'autres, et il était impossible de les distinguer dans le mouvement vertigineux des horribles bras. Cela dura longtemps, indéfiniment jusqu'au soir...

Le jour tomba ; des nuages s'amoncelèrent au-dessus du Baal. Le bûcher, sans flammes à présent, faisait une pyramide de charbons jusqu'à ses genoux ; complètement rouge comme un géant tout couvert de sang, il semblait, avec sa tête qui se renversait, chanceler sous le poids de son ivresse.

Gustave FLAUBERT, *Salammbô*, 1936.

THÈME PORTUGAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

LE DOMAINE MYSTÉRIEUX

Dès le petit jour, il se reprit à marcher. Mais son genou enflé lui faisait mal; il lui fallait s'arrêter et s'asseoir à chaque moment tant la douleur était vive. L'endroit où il se trouvait était d'ailleurs le plus désolé de la Sologne. De toute la matinée, il ne vit qu'une bergère, à l'horizon, qui ramenait son troupeau. Il eut beau la hélér, essayer de courir, elle disparut sans l'entendre.

Il continua cependant de marcher dans sa direction, avec une désolante lenteur... Pas un toit, pas une âme. Pas même le cri d'un courlis dans les roseaux des marais. Et, sur cette solitude parfaite, brillait un soleil de décembre, clair et glacial.

Il pouvait être 3 heures de l'après-midi lorsqu'il aperçut enfin, au-dessus d'un bois de sapins, la flèche d'une tourelle grise.

« Quelque vieux manoir abandonné, se dit-il, quelque pigeonnier désert !... »

Et, sans presser le pas, il continua son chemin. Au coin du bois débouchait, entre deux poteaux blancs, une allée où Meaulnes s'engagea. Il y fit quelques pas et s'arrêta, plein de surprise, troublé d'une émotion inexplicable. Il marchait pourtant du même pas fatigué, le vent glacé lui gerçait les lèvres, le suffoquait par instants; et pourtant un contentement extraordinaire le soulevait, une tranquillité parfaite et presque enivrante, la certitude que son but était atteint et qu'il n'y avait plus maintenant que du bonheur à espérer. C'est ainsi que, jadis, la veille des grandes fêtes d'été, il se sentait défaillir, lorsqu'à la tombée de la nuit on plantait des sapins dans les rues du bourg et que la fenêtre de sa chambre était obstruée par les branches.

« Tant de joie, se dit-il, parce que j'arrive à ce vieux pigeonnier, plein de hiboux et de courants d'air !... »

Et, fâché contre lui-même, il s'arrêta, se demandant s'il ne valait pas mieux rebrousser chemin et continuer jusqu'au prochain village. Il réfléchissait depuis un instant, la tête basse, lorsqu'il s'aperçut soudain que l'allée était balayée à grands ronds réguliers comme on faisait chez lui pour les fêtes. Il se trouvait dans un chemin pareil à la grand'rue de La Ferté, le matin de l'Assomption !... Il eût aperçu au détour de l'allée une troupe de gens en fête soulevant la poussière, comme au mois de juin, qu'il n'eût pas été surpris davantage.

ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*, 1913.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Ils étaient venus se loger dans des petites rues tranquilles, derrière le Panthéon, du côté de la rue Gay-Lussac ou de la rue Saint-Jacques, dans des appartements donnant sur des cours sombres, mais tout à fait décents et munis de confort.

On leur offrait cela ici, cela, et la liberté de faire ce qu'ils voulaient, de marcher comme ils voulaient, dans n'importe quel accoutrement, avec n'importe quel visage, dans les modestes petites rues.

Aucune tenue n'était exigée d'eux ici, aucune activité en commun avec d'autres, aucun sentiment, aucun souvenir. On leur offrait une existence à la fois dépouillée et protégée, une existence semblable à une salle d'attente dans une gare de banlieue déserte, une salle nue, grise et tiède, avec un poêle noir au milieu et des banquettes en bois le long des murs.

Et ils étaient contents, ils se plaisaient ici, ils se sentaient presque chez eux, ils étaient en bons termes avec Mme la concierge, avec la crémière [...].

Ils ne cherchaient jamais à se souvenir de la campagne où ils avaient joué autrefois, ils ne cherchaient jamais à retrouver la couleur et l'odeur de la petite ville où ils avaient grandi, ils ne voyaient jamais surgir en eux, quand ils marchaient dans les rues de leur quartier, quand ils regardaient les devantures des magasins, quand ils passaient devant la loge de la concierge et la saluaient très poliment, ils ne voyaient jamais se lever dans leur souvenir [...] les pavés d'une cour, intenses et caressants, ou les marches douces d'un perron sur lequel ils s'étaient assis dans leur enfance.

Dans l'escalier de leur maison, ils rencontraient parfois « le locataire du dessous », professeur au lycée, qui revenait de classe avec ses deux enfants, à quatre heures. Ils avaient tous les trois de longues têtes aux yeux pâles, luisantes et lisses comme de grands œufs d'ivoire¹. La porte de leur appartement s'entrouvrait un instant pour les laisser passer. On les voyait poser leurs pieds sur des petits carrés de feutre placés sur le parquet de l'entrée - et s'éloigner silencieusement, glissant vers le fond sombre du couloir.

Nathalie SARRAUTE, *Tropismes*, 1957.

¹ ivoire - СЛОНОВАЯ КОСТЬ

